

bernard ronze
**l'homme
de quantité**

voies ouvertes

gallimard

À MA MÈRE
*qui a su me vacciner
contre l'esprit de quantité
et m'apprendre à connaître
un autre Royaume.*

INTRODUCTION

L'homme devient incertain. On dirait que sa figure passe, non celle du monde. Ses traits, plusieurs fois millénaires, les temps nouveaux menacent de les effacer. Apparition d'abord modeste, puis lumière aveuglante et ténébreuse, le visage sans visage de la quantité le fascine, son regard vide lui fait perdre conscience. Elle l'introduit dans le royaume de l'éphémère, l'enracine dans le transitoire, le noie dans l'évolution permanente, l'égare dans l'océan des possibles. Au sein d'un monde sécularisé, dans la mouvance d'une philosophie bénédiction du périssable, la dislocation des systèmes communs de référence appauvrit ses langages, brise ses dialogues, exténue jusqu'à ses monologues. Le voilà contraint à prendre appui, non sur ce qui existe, mais sur ce qui n'existe pas encore. Il ne se

sent plus assuré, si l'avenir est un miroir, de s'y reconnaître, s'il est un ouvrage, d'en rester le maître, s'il est une révélation, d'en supporter le poids. Après avoir éteint les cierges de sa nuit, il craint de partir et de vivre; tel Prométhée, il est tenté de s'éteindre lui aussi. L'angoisse le saisit de ne plus habiter le futur, sa demeure ancestrale. Est-il à la veille d'être chassé de lui-même?

Car c'est de lui, c'est en lui que naît, croît, prospère l'esprit de quantité. C'est de l'intérieur et non d'ailleurs que celui-ci l'investit, l'envoûte, l'hallucine. Il tend à se confondre avec lui au point, non seulement de lui donner une vision nouvelle de lui-même et de l'univers, mais encore de transformer radicalement les structures de sa pensée et de sa conscience. Nos jours inaugurent un âge marqué par de formidables paradoxes. Stérilement fécond, si l'esprit de quantité développe la connaissance et ses illusions, c'est pour mieux engendrer l'inconnaisable. S'il multiplie les signes, c'est pour mieux les désignifier. S'il amplifie le pouvoir de l'esprit, c'est pour mieux le dissoudre. Inéluctablement, il s'oppose alors à la mort et à ses ombres jumelles, le tragique et le temps. Conflit gigantesque où la mort, qui ne meurt pas, frappe la quantité d'un signe permanent de contradiction. La pénétrant à son tour, elle y déploie ses forces vives pour y ressusciter la connaissance, la signification et l'esprit. Elle la déquantifie.

Réfléchir à ces paradoxes permet, non de deviner ou prophétiser ce qu'il adviendra de l'homme, mais de cerner l'incertitude, de situer les risques et les chances qui, dès aujourd'hui, donnent leur physiologie aux combats qu'il devra mener contre lui-même, s'il est vrai que tout âge en train de naître résulte de tels combats et des victoires qui, sans jamais les clore, laissent assez de traces pour donner sa matière à l'histoire.

L'esprit de quantité

DE LA QUANTITÉ À LA LOGIQUE

L'esprit de quantité n'envahit plus le monde moderne, il en est l'âme.

La séduction des richesses, l'abondance des biens, le tourbillon des objets ne sont, à cet égard, que symptômes très superficiels. Certes, l'économie imprègne notre siècle, en façonne les vocabulaires, les analyses, les mentalités. Elle domine et modèle l'organisation de la cité, les rapports entre individus, les relations entre Etats, l'évolution des nations, le développement des peuples. Société de production, et non de consommation, l'Occident et ceux qu'il entraîne ne parlent plus qu'en termes de marchés, de niveaux de vie, de programmes. D'inspiration apparemment différente, l'idée de la qualité de la vie est tissée des mêmes fils. Il n'est pas jusqu'à l'épanouissement de la personne qui ne paraisse

dépendre du progrès matériel et des libérations qui doivent en être le fruit. Les transformations économiques et sociales ne sont plus secondaires pour le destin personnel de l'homme, elles lui donnent sa condition, son sens, voire sa nature. Mais si elle découle d'un intérêt croissant pour les choses de ce monde, une telle emprise procède surtout du regard nouveau que l'homme jette sur elles. L'univers de la quantité devient le seul lieu où il se cherche. Quantité, mère des hommes...

Plus que par la volonté de tout lui soumettre, cet esprit est marqué par l'idée, fondamentale, que la quantité est le principe même de la connaissance efficace, sa machine-outil : non ce que l'homme connaît, mais ce par quoi il connaît. Dès lors, si l'univers a un « chiffre », le déchiffrer, c'est le quantifier. D'où la tentation, envoûtante, de confondre la quantité avec la réalité; d'où la nécessité, qui nous emporte aujourd'hui vers de surprenants horizons, de la découvrir dans ce qui, de prime abord et depuis toujours, lui semble étranger. Seul le calculable accède à l'objectivité, le non-calculable — état pénible et provisoire — reste subjectif. La quantité, seule, est sérieuse...

Ce nouvel esprit diffère de sa légende, c'est là sa force. Il ne s'épuise pas dans l'esprit de géométrie, n'exclut pas, il s'en faut de beaucoup, l'esprit de finesse. Il est subtil, comme est subtile une quantité qu'il n'identifie pas plus à la matière qu'il ne l'op-

pose à la qualité. Nouvelle maîtresse, la quantité a l'art de garder, au départ, son rôle de servante; elle est, non ce qu'on mesure, mais ce qui sert à mesurer. Elle s'impose, non par une obsession du numérique, mais par les vertus du nombre quand il s'agit de comparer. Elle garde, modestement, figure de rapport entre qualités.

Mais — là gît sans doute son secret, le comble de sa subtilité et de sa puissance — elle va infiniment plus loin. Elle n'assure pas seulement la promotion du mesurable, phénomène qui retient en général l'attention. Elle donne la victoire à la logique. L'impossibilité, fréquente dans les sciences humaines et les sciences de la nature animée, d'utiliser des correspondances numériques, l'obligation qui en résulte de recourir à des isomorphismes d'un autre genre ne suffisent pas à expliquer le développement, extraordinaire et récent, de cette discipline et de ses applications. La raison majeure tient à ce que, par nature, la quantité est logique. Définir des unités de mesure revient, en effet, à priver les éléments retenus de tout ce qui peut les différencier, condition nécessaire à l'équivalence recherchée. Le propre de la quantité est alors de s'achever dans l'objet résolument quelconque dont la logique est la physique. C'est pourquoi le projet de décrire l'univers et l'homme en termes mathématiques s'enracine aujourd'hui à un niveau bien plus profond qu'on n'est tenté de le croire. Son principe est dans l'essence

de la mathématique, mise en lumière depuis quelques dizaines d'années : moins science du nombre — son antique dénomination — qu'application parfaite de la logique au point pour certains de coïncider en partie avec elle, science des relations formelles qu'engendre précisément la quantité quand, au terme de son dépouillement, elle est à même de se prêter à une suite infinie de combinaisons. Ainsi la construction des logiques formelles, signe des temps à venir et déjà commencés, n'est pas seulement une étape de la « quantification », son accompagnement nécessaire. On ne doit pas l'en distinguer. Quantifier, c'est — si l'on nous permet le mot — « logifier ».

L'esprit de quantité est donc moins vision que méthode, approche plus que constatation, postulat plus que résultat. Il ne conçoit pas le « physique » comme une partie de la réalité, l'un de ses attributs, mais bien plutôt comme une manière de la désigner, un ensemble de concepts indispensable à son appréhension. D'où la pente où il entraîne fatalement l'esprit. La physique n'est pas seulement la science de base, elle est la discipline « originelle » dont les autres procèdent nécessairement, même si nous ne savons pas encore clarifier suffisamment les enchaînements, les processus, les générations. Elle l'est d'autant mieux que, devenue mathématique, l'esprit de quantité y manœuvre avec de plus en plus d'aisance ses forces logiques, classiques ou non. Le

langage « physique » devient le langage universel de la science, tout autre langage, s'il veut mériter l'appellation de scientifique, doit pouvoir être traduit dans ses termes. Toute expérience, quelle que soit sa nature, réclame, pour être lue, un cadre logico-mathématique. Dans cette perspective, le non-physique prend figure de provisoire.

De là découlent les caractères propres à la quantification. Dès aujourd'hui, elle efface la distinction entre ce qui relève des méthodes scientifiques et ce qui n'en relève pas, elle transforme en instruments la réalité et l'homme qui la saisit, elle élimine le singulier au profit de la répétition.

TRAITER LES FAITS HUMAINS
COMME DES CHOSES

La nature logique de la science nouvelle et de ses techniques a pour effet d'effacer la distinction, jusqu'ici évidente, entre ce qui relève des méthodes scientifiques et ce qui n'en relève pas.

Ayant désormais pour objet tout ce qui est susceptible d'être soumis au classement et à l'analyse logiques, science et technique commencent d'explorer le domaine de l'humain. Par son idée-force de l'information, la cybernétique les introduit au sein des plus anciens problèmes, tels ceux du temps, du devenir, de la causalité, de la finalité, de la matière et de la forme. Elle leur souffle l'ambition de décoder scientifiquement le comportement humain, ambition justifiée, si l'on en croit Lévi-Strauss, par l'exemple de la linguistique. Rien, de prime abord, de plus éloigné que cette discipline et la thermodyna-

mique. La découverte d'un isomorphisme entre les fonctions utilisées par l'une et par l'autre les ont étroitement reliées. Ce nouvel espace intellectuel englobe, avec la linguistique, l'étude des mécanismes humains, biologiques ou mentaux, individuels ou collectifs. Science de l'information et du choix, la cybernétique porte à son comble la quantification et son projet unitaire. Là est le secret de la nouvelle audace dont témoigne la science : traitant les faits humains comme des choses, elle ôte à l'idée philosophique de totalité son caractère de mirage pour la placer à l'horizon du possible.

Non seulement la nature, mais la vie, mais l'homme, s'ordonnent aux sanglantes mathématiques. Puisque son langage a vocation d'universalité, il ne saurait plus y avoir à l'intérieur de la science d'objets radicalement différents. Le calcul des probabilités sert à expliquer l'évolution biologique à partir des mutations. Les problèmes posés par l'assimilation durant la croissance des êtres organisés conduiront bientôt à étudier dans le cadre d'une topologie des « clés et serrures » la reproduction de la macromolécule de protéine au moyen d'un corps associé où sa forme figurerait en creux. La théorie des ensembles répond aux questions soulevées par la stratégie économique et la théorie des jeux. En sociologie, la théorie des opinions recourt aussi au calcul des probabilités, les structures de la parenté sont décrites à l'aide de la théorie mathéma-

bernard ronze

l'homme de quantité

Consommation, croissance, économie de masse - notions tant débattues aujourd'hui - ne sont que symptômes très mineurs de *l'esprit de quantité*. A nous y attacher, nous restons à la surface des surfaces quand au contraire cet esprit œuvre en profondeur, agit également dans l'austérité et l'abondance, la recherche de la qualité et la multiplication des biens, le développement des libertés et leur élimination, se déploie à des niveaux autrement plus fondamentaux que celui des comportements économiques, sociaux et politiques.

On essaie dans ce livre de prendre la quantité *par ses racines*. Elle ne se confond pas avec la matière, ne s'épuise pas dans l'esprit de géométrie, ne se résorbe pas dans l'adoration du nombre, n'exclut pas, il s'en faut de beaucoup, l'esprit de finesse. Promotion du mesurable, elle est, bien davantage, puissance de la logique. Elle pénètre au cœur de l'homme, forge son univers, façonne son intelligence, modèle sa connaissance, fabrique les ressorts de son esprit au point de l'envoûter par un savoir ignorant, désigner les signes qu'il utilise, quantifier jusqu'à son âme et son espèce. Encore latentes il y a peu, soudainement accélérées et amplifiées depuis une ou deux décades, ses forces amorcent un changement d'âge. Une nouvelle race commence maintenant d'émerger : *l'homme de quantité*.

Anti-tragique, elle est marquée par le tragique. Car une pente fatale entraîne l'esprit de quantité à refuser la mort, source de tout ce qu'il réduit, compromet ou dissout. Conflit gigantesque où la mort qui ne meurt pas blesse la quantité d'un signe permanent de contradiction. La pénétrant à son tour, elle y déploie ses forces vives pour y ressusciter la connaissance, le sens et l'âme. Elle la déquantifie.

Bernard Ronze, ancien élève de l'E.N.A. Inspecteur des Finances. Philosophe multidisciplinaire, a travaillé avec Maurice Merleau-Ponty. S'est fait connaître par une série d'articles, notamment dans la revue *Etudes*.

nrf